

GAËTAN NOËL

Le TOURMENT des ROIS

LIVRE I
– À LA LUMIÈRE DE L'OMBRE –

HYDOLIA
ÉDITIONS

Gaëtan Noël

À la lumière de l'ombre

Le Tourment des rois, Livre I

© Gaëtan Noël, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5315-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Emmanuelle, ma mère et ma première lectrice passionnée.

Pour Mathias, mon petit frère et mon premier critique avisé.

*Pour tous ceux qui ont lu ce récit, avant même qu'il soit fini.
Pour toute la bienveillance que j'ai reçue, et pour la malveillance aussi.*

*Pour ceux qui osent écrire leur histoire, vivre leur vie, suivre leur voie.
Pour tous ceux-là, car ils vivent chaque jour... leur tourment de roi.*

PARTIE I

Prologue

Le secret d'Akarina

Une lointaine nuit de pleine lune me hante comme je la hantais autrefois. Frêle, comme ces sombres nuages déchirés par le vent de minuit, je me présentais d'un pas mal assuré aux portes de l'adolescence. Hésitant et si peu préparé, je m'y dévêtais de toutes mes innocences. J'abandonnais là, à jamais, toutes mes insouciances. Oui, avant cette nuit-là, rien ne peut prétendre à l'importance.

Possédé par l'insomnie, je marchais seul dans les couloirs obscurs du château endormi. Silencieusement, maladroitement, je m'insinuais parmi les ombres, dissimulant ma présence à toute forme de vie ou de lumière. À part quelques gardes aux rondes forcées, il n'y avait guère d'errances en cette heure avancée : l'enceinte du château était bien gardée, mais les couloirs m'étaient abandonnés. Nul ne se serait attendu à voir ainsi déambuler le jeune prince héritier. Douze années de docilité, d'innocence, s'achevaient.

De la pire des façons.

Qu'importaient les regards du jour, la nuit m'insufflait l'envie terrible de désobéir et m'avait tiré du lit, jeté dans les ténèbres, avec pour seul guide un vent lugubre qui me murmurait. Fier mais lâche, j'attribuais au froid la faute de mes tremblements au lieu de m'avouer la peur du noir, du présent invisible et d'un avenir horrible : si cette folie vagabonde me trahissait, j'avais tant à perdre pour si peu à gagner ! Aucune grandeur, aucune noblesse dans ma démarche : je n'étais plus un prince, mais un courant d'air, une respiration indisciplinée, une ombre chétive et naïve, une minuscule solitude dans ce monde nocturne.

Au détour d'un croisement, ou dans l'ombre froide des murs de pierres taillées, je m'arrêtais parfois : non pas pour écouter, non pas pour attendre qu'une voie se libère ni pour reprendre mon souffle, mais simplement pour contrôler mon excitation, pour contenir un éclat de rire de bonheur.

J'existais !

Là, avec tous mes sens aux aguets, avec la peur au ventre et le déchirement d'une double tentation : assouvir mon méfait au risque de subir la colère de mon père, ou retourner à la sécurité de ma chambre, quitte à endurer les tourments de ma frustration. Quel souvenir émotionnel ! Celui des derniers mètres, des derniers pas ! En ce moment exquis où j'étouffais entre la joie de l'accomplissement imminent et la terreur que tout s'écroule à la dernière

seconde, au dernier instant ! Haletant, je maudissais le manque de sang froid qui me poussait sans arrêt à l'apnée. Si l'excitation m'inspirait, je ne parvenais à expirer cette peur qui brûlait mes poumons opprimés.

Mais c'était presque terminé.

Sacrifier mon sommeil aux ténèbres ne serait pas vain : j'arrivais. Devant la lourde porte, belle de métal et de bois, j'hésitais autant que je convoitais. L'objet de mon obsession, de cet ardent et consumant désir, était là : derrière le bois. Je m'appuyai contre lui un instant et m'essuyai le front de ma manche : je transpirais. Quelle honte ! Moi qui n'avais de cesse de rêver de grands héros fantastiques, de princes et de rois flamboyants, je me rendais compte à quel point mon corps trahissait ma lâcheté et mon inexpérience de l'aventure, même de la plus ridicule.

Je voulais changer.

À tâtons, je fis glisser mes mains si chaudes le long du bois et des décorations de métal – si froides que j'en frissonnai. J'atteignis enfin le loquet : il pesait si lourd entre mes doigts. Je le soulevai lentement, délicatement : ne pas faire de bruit. Je me forçai à respirer, à me concentrer – mon cœur battait si fort ! Ses pulsations résonnaient jusqu'au bout de mes doigts, quelque chose semblait même cogner contre mes tempes. Je me sentais tellement mal, et tellement honteux... Je voulais tout arrêter : rentrer dans ma chambre, tout oublier ! Mais je me voyais déjà me détester : frustré, humilié, au creux de mes couvertures, à pleurer sur ma lâcheté. Alors, j'étouffai un grognement de rage et tirai violemment le loquet. Le grincement résonna dans la nuit : je n'avais plus le choix !

J'entrai.

Dos à la porte fermée, je me laissai glisser jusqu'à heurter le sol gelé. J'avais réussi... Je l'avais fait ! Tout en priant la chance que personne ne m'ait entendu, je respirai profondément : la peur me quittait, lentement. Quelques minutes passèrent et, surpris de ma soudaine sérénité, de ma soudaine légèreté, je me relevai et marchai au cœur de l'immense pièce illuminée par le clair de lune. Ses grandes fenêtres, bien plus hautes que larges, laissaient entrer une douce lumière bleutée, lugubre à souhait. Ses étagères, ses arcades entre chaque colonne de pierre, ses chaises et bancs de bois finement sculptés : un spectacle magique pour ceux qui savaient l'apprécier !

La bibliothèque.

Combien d'heures passées à arpenter les allées, à fouiller les rayonnages en quête d'un trésor à m'approprier ? Car des trésors, il y en avait ! Des livres et des

histoires, des contes et de l'Histoire ! Autant de vies à explorer, de trésors de mots à trouver, de merveilles au-delà de toute réalité, aux dernières limites des imaginaires oniriques. À portée de main. Tout en caressant le dos de mes précieux trophées, je pensai à Maître Heliott qui faisait importer ces nombreux ouvrages des quatre coins du monde – en particulier de toutes les bibliothèques menacées de destruction. En fidèle protecteur du savoir et des mémoires, mon maître se dressait ouvertement contre une religion conquérante et obscurantiste qui se répandait rapidement sur tous les continents : *Aderiha*. Ce nom – et toute référence à la Sainte Armée – était tabou lorsque le vieux sage était dans les parages ; le simple fait de le prononcer, et son humeur s'effondrait ! Malgré ce point faible qui m'amusait, j'aimais sincèrement Maître Heliott : c'était lui qui m'avait appris à lire et à écrire, et qui n'avait de cesse de s'émerveiller du temps libre que je passais dans la grande salle aux livres. Inconsciemment, je suivais ses traces alors que le roi, de son côté, en était on ne peut plus désappointé. « Un prince devrait passer plus de temps avec les lames qu'avec les livres. » Ou l'inverse. Mon éducation était ainsi déchirée entre le vieux savant et le vieux souverain. Et un savant a si peu de pouvoir... Je m'acquittais donc de mes devoirs d'épéiste princier et filais me réfugier entre les pages dès que Maître Hodanir avait le dos tourné. À peine avais-je pensé apprendre à me contenter que mon père insatisfait m'interdit toute lecture, et même tout accès à la salle convoitée ; il voulait un fils guerrier, et je n'aurais de répit que lorsque son maître d'armes m'appuierait. Cela faisait déjà un mois, et j'en avais assez : les premières braises de révolte venaient de s'enflammer. Avec le recul des années, ce n'était qu'une douce introduction à la guerre que je mènerais contre mon père.

Ma main s'arrêta sur *les Contes et légendes d'Hydolia* : à défaut de livres objectifs et rigoureux, je m'accommodais de ce ramassis de mensonges mal écrits pour découvrir le *passé* de mon royaume. Ma dynastie n'avait jamais eu la réputation d'être juste et bienveillante : l'on préférerait alors broder de fabuleuses légendes et oublier les bains de sang, les assassinats et toutes les injustices dont un conte de fées ne peut se targuer.

Les contes de fées.

Combien de personnages beaux, nobles et vertueux n'avais-je pas rencontrés en tournant les pages de ces histoires pour enfants, de ces espoirs pour adultes ? Je rêvais d'être l'un de ces princes romanesques, aimé et glorifié, répandant ma bienveillance sur le monde et usant de mon pouvoir divin pour écrire mon propre conte de fées, ma propre histoire : l'Histoire elle-même !

L'Histoire.

Oh ! je l'ai écrite, c'est certain. Et il aura fallu toute une vie, tellement d'années, de souffrances et de sang, pour que tout ne soit pas vain. Oubliés, les contes de fées et les légendes ! Sacrifiées, la naïveté et l'innocence ! Mes rêves et toutes mes bonnes intentions m'ont rendu coupable de tellement de crimes et de sang versé... J'en regretterais presque ces années d'insouciance et ces grandes aventures nocturnes pendant lesquelles mon cœur s'affolait encore au moindre bruit – comme celui de cette porte qui me fit soudainement sursauter.

Quelqu'un était là.

Instinctivement, je m'accroupis dans l'ombre et me déplaçai à genoux pour tenter d'apercevoir mon poursuivant. À travers les étagères, je ne voyais rien : ni la porte ni l'entrée ni la silhouette que je cherchais. Je tentai de m'approcher, lentement, silencieusement. J'étais de nouveau en apnée. J'avais peur d'expirer. Toujours aveugle, je n'osais me relever. Je m'en remis alors à mon seul sens de l'ouïe...

Rien.

Je n'entendais rien. Pas un bruit de bottes, de chaussons ou de talons. Était-il immobile ? Avançait-il sur la pointe des pieds ? M'observait-il ? M'avait-il trouvé ?! Que faire ? Courir ? Attendre ? Des dizaines et des dizaines de scénarios défilaient dans ma tête tandis que je rampais furtivement vers la porte entrebâillée. Je la vis alors, mais...

Personne.

Était-ce le vent qui parcourait les couloirs ? Avais-je mal fermé le loquet ? Non. Non, c'était impossible ! Il y avait forcément quelqu'un. Et s'il n'était pas devant la porte, c'était qu'il me cherchait ! J'étais paralysé. Que faire ? Courir vers la porte sans me retourner ? Non ! Trop loin, trop risqué ! Et rester là n'était qu'attendre d'être...

— Trouvé !

Je fis volte-face, complètement paniqué. Dans un accès de fierté inespéré, je me retins de hurler. Je me retins si fort que mes poumons auraient pu en exploser. Mon regard se posa sur mon poursuivant : des pieds nus, une robe de nuit, de longs cheveux châtons et un ours en peluche... Je n'en croyais pas mes yeux.

— Akarina ! m'exclamai-je. Bon sang ! Qu'est-ce que tu fais là ? J'ai eu la peur de ma vie !

— Bah ! je te cherchais... répondit-elle innocemment. C'est ton tour maintenant !

— Mon tour ? Pas quest...

Je n'eus pas le temps de finir : ma petite sœur filait déjà vers la porte avec pour seule idée une partie de cache-cache qui nous coûterait cher à tous les deux. Je ne comprenais pas comment elle avait pu me suivre, me trouver dans la bibliothèque, m'approcher si discrètement... Mais l'heure n'était pas aux questionnements : je les étouffai dans un coin de ma tête et la rattrapai, saisissant sa main juste avant qu'elle ne passe le seuil de la porte.

— Akarina ! Tu n'as pas le droit de sortir de ta chambre au milieu de la nuit !

— Toi non plus ! répliqua-t-elle en essayant de se dégager.

— C'est... vrai. Tu as raison, rentrons.

— Lis-moi une histoire !

C'était peine perdue. Elle n'en avait aucunement conscience, mais céder à son chantage était impératif pour éviter d'attirer l'attention. Je la laissai alors choisir un livre parmi les contes de fées et lui pris la main pour la raccompagner à sa chambre – si je devais me faire attraper, autant que ce soit en train d'aider ma sœur à s'endormir.

Les couloirs étaient toujours aussi sombres, évidemment. Dès que je brusquais le pas, Akarina ne suivait pas : je dus m'adapter à son rythme, prévoir plus de temps pour les passages à découvert et me projeter un itinéraire où rien ne lui donnerait envie de s'attarder. Tout était plus difficile qu'à l'aller, mais étrangement, je n'avais plus peur : j'agissais, je décidais, promptement. Les couloirs et les carrefours défilaient et, tout en maudissant l'architecte qui avait conçu cette bibliothèque si loin de nos chambres, je tentais de me rassurer : nous longions le jardin intérieur, ce qui signifiait que dans deux, peut-être trois minutes, je serais en train de border ma petite sœur. Soudain, mon regard accrocha une lueur au bout du couloir.

Quelqu'un approchait.

Je tirai alors brutalement Akarina dans le jardin et la forçai à se cacher derrière un buisson. Elle désapprouva, mais je lui mis aussitôt ma main sur la bouche et lui fis signe de se taire. À travers les branchages, j'aperçus la lumière d'une lanterne qui avançait. J'attendis, et je le vis : un garde de nuit. Il n'y en avait qu'une poignée dans le château, et je les avais tous évités jusqu'à présent. La chance m'avait-elle quitté ? Non. Nous étions cachés, il suffisait de patienter. Je me tournai vers Akarina pour m'assurer qu'elle ne bougeait pas.

Trop tard !

— Akarina ! Reviens !... murmurai-je, désespéré.

— Mon nounours !

Je le vis au loin : elle l'avait lâché lorsque je l'avais tirée de force, et